

# L'ombre d'Albert Camus, le soleil de Jean Sénac et l'Algérie

**Ces deux grands écrivains natifs de chez nous ne nous laissent pas indifférents. Jean Sénac paraphrait ses poèmes du signe du soleil et Albert Camus à l'ombre de ce soleil promenait «son Etranger» en le nommant du terme générique «arabe», une manière de le détrousser de son identité algérienne...**

On peut parier sans grand risque que le soleil de Sénac sera couvert par l'ombre de Camus durant les manifestations consacrées à ce dernier dans la France de 2013. Dans ce vieux pays cher à de Gaulle, Camus (prix Nobel de littérature en 1957) brillera sous les lumières pour services rendus à la renommée du pays de la littérature mais aussi pour adoucir la mauvaise conscience du même pays qui a du mal à reconnaître ses crimes en Algérie. En revanche, il régnera un pesant silence autour de Sénac qui a pris part à la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Décidée par les hautes sphères de l'Etat français, la commémoration du centenaire de Camus est un acte éminemment politique motivé par de bonnes raisons, mais pas seulement... Passons sur les bonnes raisons qui envoient de nobles signaux à tous les amoureux de la littérature. Intéressons-nous aux motivations moins avouables comme cette proposition de Sarkozy consistant à «canoniser» l'écrivain en l'hébergeant au Panthéon, un vœu heureusement tombé à l'eau... Mais revenons à l'essentiel. La commémoration du centenaire de Camus va sans nul doute offrir une occasion à certains de régler des comptes, à Sartre par exemple. On sait que ce grand et vrai penseur s'est philosophiquement et farouchement opposé à Camus sur le problème de la violence quand Camus publia *L'homme révolté*. Sartre enfonça le clou sur le plan politique en préfaçant *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon alors que Camus refusait de s'enfermer dans un choix cornélien entre sa mère et la justice. Dans cette France qui n'a pas digéré le fait que la majorité de son intelligentsia durant la guerre d'Algérie se soit rangée dans le camp anticolonialiste et de la justice sociale, nous allons assister à des tirs groupés et revanchards des «Camusiens» contre les Sartriens. Mais parallèlement à ces attaques contre le père de l'existentialisme, nous Algériens, attendons-nous à devoir supporter la hargne de beaucoup et leur litanie de mensonges et des demi-vérités. Sur le plan strictement littéraire, nous ne pouvons qu'admirer le talent de Camus, ce grand écrivain. Sur le plan du journalisme, nous pouvons le «remercier» d'avoir mis sa renommée au service de notre peuple quand il décrivit la misère en Kabylie. On peut aussi le louer pour sa description de notre pays dont la beauté devient sous sa plume le fruit d'un mariage de la mer et des étoiles. Nous ne devons pas pour autant oublier que dans ses romans, nous sommes des êtres invisibles dans cette Algérie qui s'est forgée un esprit de résistance contre les hordes des nombreux envahisseurs, résistance qui lui fait mériter le nom «de pays des hommes libres». Nous sommes pour cette raison en droit de juger notre absence (littéraire) sur notre propre sol, comme une indécatesse et un déni de la réalité. Nous ne pouvons accepter l'explication selon laquelle l'écrivain avait le regard intempo-



Albert Camus.

rel d'un visionnaire se penchant sur l'absurde condition humaine. Comme nous sommes absents dans tous ses romans, on peut conclure que Camus ne voit pas les «Arabes» et n'a d'yeux que pour ses compatriotes pieds-noirs. Kateb Yacine a mis l'accent sur le malentendu en parlant du roman *L'Etranger* de Camus. L'auteur de *Nedjma* a fait un parallèle avec Faulkner qui se «battait» avec son héros, un «Nègre» pour décrire le racisme en Amérique. Cette bataille de Faulkner avec son personnage, disait Kateb, est la marque d'un grand écrivain.

Kateb sous-entend que Camus n'avait pas osé affronter le colonisé qui forcément interroge sa présence dans cette Algérie sous domination étrangère. A travers les récits de Camus, on peut deviner l'absence de liens entre la presque totalité de ses compatriotes et les autochtones. Leur enfermement entre soi les a empêchés de comprendre l'aventure coloniale dans toute sa dimension historique. Un phénomène né par la violence et se maintenant par la violence, laquelle a engendré le vol des terres, le viol d'une culture qui a failli disparaître sous les effets de l'ignorance et de la misère. Ici on peut rendre hommage à des «Pieds-Noirs» comme Maurice Audin, Fernand Yveton, Jean Sénac qui avaient rejoint la lutte des Algériens en dépit de l'ambiance hystérique créée par les partisans de l'Algérie française. Jean Sénac, alors qu'il entretenait une relation presque filiale avec Camus, a eu le courage de rompre avec ce père spirituel. Leur rupture a été provoquée à la suite de la prise de position politique de Camus sur la violence en Algérie. Entre eux, la littérature, cet agréable champ qui vivifie l'esprit et nourrit l'imagination, ne fut pas un rempart solide face à la politique, face à l'Histoire.

S'agissant des idées sur la guerre d'Algérie, Camus a péché pour le moins par légèreté. On peut même lire entre les lignes de ses propos une certaine méfiance et un chouïa de préjugés. Car n'oublions pas que Camus, grand admirateur de la Grèce antique, la mère de la culture occidentale, n'a jamais été tenté de «flirter» avec la culture de l'Orient et de l'Islam. Car enfin pourquoi préconisa-t-il une fédération où les deux communautés se recroquevilleraient dans des morceaux de territoire ? En faisant cette proposition, Camus ne semble pas connaître les Algériens en dépit de l'empathie qu'il a manifestée à leur endroit. Pensait-il vraiment que des Algériens allaient abandon-



Jean Sénac.

ner leur patelin (village) à des Européens pour aller vivre «entre Arabes». Arrêtons la plaisanterie et regardons du côté de l'histoire d'autres nations. Pourquoi hier les Américains, les Canadiens, les Sud-Américains et aujourd'hui les Sud-Africains ont-ils coupé le lien ombilical avec leurs métropoles pour se déclarer Etats indépendants en intégrant toutes leurs communautés ? Pourquoi ce qui a été possible ailleurs ne pouvait pas l'être en Algérie si ce n'est cette insupportable prétention des «Pieds Noirs» à se considérer supérieurs aux indigènes sans omettre d'ajouter leur angoisse à quitter le giron de la mère patrie. C'est cette difficulté et ce refus de devenir adulte qui expliquent le choix de cette communauté. Pourquoi trouvaient-ils normal que les «Arabes» vivent sous le drapeau tricolore quand eux, ils considéraient comme une obscénité et un cauchemar de vivre sous le drapeau d'une Algérie indépendante...

A entendre et à lire les hommes qui s'agitent autour des préparatifs du centenaire de Camus, on se lasse par avance de leurs futurs propos qui vont faire marcher l'Histoire sur la tête. Ces hâbleurs, dont les «analyses» vont briller par leurs anachronismes historiques, vont nous raconter des récits d'une histoire ô combien tragique et sanglante en pointant du doigt le tableau de l'Algérie actuelle où sont inscrits le manque de liberté, le chômage et des poches de misère, la hogra et l'archaïsme du statut de la femme. Les mensonges vont donc se ramasser à la pelle chez ceux qui n'arrivent pas à se remettre de la chute du système colonial et de l'émergence d'une Algérie indépendante. L'un d'eux, Michel Onfray, se proclamant libertaire et philosophe de son état, grisé par une réputation peu à peu acquise, se lança dans des aventures audacieuses. Il s'attaqua d'abord à Freud mais trouva sur son chemin une armée de défenseurs de cette icône de la psychanalyse, la seule qui avait jusque-là échappé aux autodafés d'une époque qui brûle des héros qu'elle avait admirés. Ce monsieur récidiva en écrivant un volumineux essai sur Camus qui n'a pas déplu à tous les nostalgiques de l'ex-perle des colonies, à savoir l'Algérie. Il fut pressenti pour cette raison-là pour diriger l'institution qui devait, qui doit mettre en scène «l'Année de Camus». Ainsi est-on sidéré de lire sous la plume de ce Michel Onfray une «vérité» bien à lui selon laquelle les Algériens avaient déclenché la violence qui a engendré la riposte de l'Etat fran-

**Par Ali Akika, cinéaste, réalisateur de Jean Sénac, le forgeron du soleil**

çais. Quand on entend ce genre de balivernes, on ne ressent pas une étouffante colère mais plutôt une envie de pleurer devant cette misérable analyse d'un homme qui courbe l'échine pour jouir d'une célébrité forcément éphémère puisque bâtie sur le mensonge. Mais à bien y réfléchir, on n'est pas étonné que ce monsieur, bien qu'il soit philosophe, tombe dans le piège de la représentation des choses et se détourne de la réalité historique. Et que dit cette représentation serinée dans toute la littérature coloniale pour formater les esprits ? Que la France se devait d'apporter le progrès à des peuples qui pataugent dans l'ignorance. Monsieur Onfray n'est pas le premier à croire à ce genre de fantaisie dont le but est de cacher le caractère mercantile, que dis-je, prédateur de la colonisation.

Avant lui, Jules Ferry et même le grand Victor Hugo avaient loué la mission civilisatrice de leur pays. Et des esprits formatés ne peuvent pas comprendre que le colonisé est dans son droit d'user de tous les moyens pour se libérer. Monsieur Onfray et ses amis ignorent que le droit à la résistance est inscrit dans la charte de l'ONU. Il est vrai que cette institution n'est qu'un machin, hier pour de Gaulle, aujourd'hui pour Israël qui ignore superbement les quelques centaines de recommandations le condamnant.

Il faut espérer que des bonnes volontés et des esprits éclairés des deux côtés de la Méditerranée feront un contrepoids salutaire pour construire un pont de l'amitié entre les deux peuples, une amitié qui fera taire les mauvaises génies qui s'entendent encore et encore à vouloir bloquer l'aiguille de l'horloge du temps à l'époque des aventures coloniales exotiques et excitantes. Faut-il encore le dire et le redire, que condamner le colonialisme ne veut pas dire «clouer au pilori les Français» ou bien insulter la grandeur d'un peuple qui a enfanté les philosophes des Lumières ? Ce ne sont pas les soi-disant éléments positifs de la colonisation que l'on a voulu inscrire dans une loi scélérates, mais la langue française qui peut servir de vecteur entre les deux pays, maintenant que le peuple algérien se réapproprie peu à peu ses langues nationales. Car nous n'avons aucun complexe à parler une langue étrangère ou à introduire des mots étrangers dans nos langues. Car les langues les plus vigoureuses fourmillent et s'enrichissent des apports des autres. Car la langue heureusement n'est pas le produit d'une idéologie ou d'une classe sociale, elle est une enfant de l'histoire d'un pays, elle vit grâce au génie de son peuple et elle est une forteresse protectrice de son âme, elle est une deuxième patrie pour les grands écrivains, un jardin où les lecteurs de ces écrivains vont à la cueillette des fruits de l'élégance de l'esprit humain. Ignorant donc tous ceux qui tenteront de déverser leurs hypocrites opinions et leurs mensonges sur une histoire douloureuse et tournons-nous vers les esprits libres, libres comme l'hirondelle qui fuit la rudesse des mornes saisons pour rejoindre la douceur du printemps. Et des esprits libres, il n'en manque pas des deux côtés de la Méditerranée.

A. A.